



MONIQUE PROULX

CHAMPAGNE

Roman



Boréal

Éditeur de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

# CHAMPAGNE

DU MÊME AUTEUR

*Sans cœur et sans reproche*, nouvelles, Québec/Amérique, 1983, prix Adrienne-Choquette et Grand Prix du *Journal de Montréal*.

*Le Sexe des étoiles*, roman, Québec/Amérique, 1987.

*Homme invisible à la fenêtre*, roman, Boréal, 1993; coll. « Boréal compact », 2001, Prix des libraires du Québec 1994, prix Québec-Paris 1993, prix littéraire Desjardins 1994.

*Les Aurores montréalaises*, nouvelles, Boréal, 1996; coll. « Boréal compact », 1997.

*Le cœur est un muscle involontaire*, roman, Boréal, 2002; coll. « Boréal compact », 2004.

Monique Proulx

CHAMPAGNE

*roman*

Boréal

L'auteure remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son aide.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2008  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2008  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Proulx, Monique, 1952-

Champagne

ISBN 978-2-7646-0581-3

I. Titre.

PS8581.R688C52	2008	C843'.54	C2008-940271-5
PS9581.R688C52	2008		

*Il faut habiter poétiquement la terre.*

HÖLDERLIN





LILA



## La clé

Lila Szach aimait les chemins qui montent. Tant de choses dans la vie, y compris la vie elle-même, ne font que descendre. Elle aimait les chemins ensoleillés qui montent, et celui-ci, justement, ne montait pas. Il s'enfonçait, noir, sous des murs d'arbres compacts, il plongeait dans des entrailles végétales suspectes d'où on ne pouvait émerger qu'à moitié digéré. Déjà, des régiments d'insectes tout en dards et en vrombissements se précipitaient à leur rencontre.

Le propriétaire du chalet les attendait en bas, au fond du gouffre. Lui aussi avait son bataillon de mouches noires lui guerroyant autour, mais cela ne semblait pas l'incommoder. C'était un vieil homme. Il faut être vieux pour avoir l'habitude des gouffres. Bardés de verres épais, ses yeux de raton laveur les regardèrent approcher sans leur sourire. D'ailleurs, tout le temps que dura leur rencontre, il ne sourit pas, sauf une fois, très brièvement, lorsqu'elle mentionna qu'elle avait un chat.

Elle crut voir à côté de lui une chaloupe rouge,

couchée sur le flanc comme une agonisante, et en arrière-plan de l'eau, mais elle n'aurait juré de rien tant le rideau d'insectes carnivores se faisait opaque entre l'univers et eux. Il les entraîna plus avant dans la jungle, sautillant sur les rochers glissants, acrobate aérien traînant dans son sillage des balourds peu doués, et bientôt il s'arrêta, le bras cérémonieusement tendu car le lac était devant eux, encadré dans de molles montagnes. Un lac gris et grand, cerné de vert, du vert partout, uniformément vert. Des arbres, oui, mais pas de cette espèce hospitalière qui sert à donner de l'ombre et à accompagner des collations champêtres. Non. Des choses drues, maigres, au long cou tendu avidement vers la lumière, tissées tellement serré qu'elles ne pouvaient que renfermer des créatures enragées par la claustrophobie. *Le lac*, dit-il. Puis, levant son autre bras : *Le camp*, dit-il, et ils virent que l'unique chalet était là, au fond de la baie, comme effrayé par son audace, tentant de se dissimuler parmi la végétation.

Pour trente mille dollars il leur laissait tout : la chaloupe épuisée, les kilomètres d'arbres étouffants, de lac gris, de moustiques à nourrir. Et le *camp*, bien sûr, dans lequel ils finirent par échouer, trop heureux de panser leurs blessures de guerre — sauf lui, intact en apparence, qui leur prépara un thé noir tandis qu'ils grattaient leurs piqûres. Le chalet sentait le mulot et le préart moisi. Ils avaient une jolie vue, ils voyaient le lac, et tout ce vert partout autour — du vert, une couleur après tout écologique, et qu'on dit si reposante pour les yeux.

Celui qui était avec elle dit : *D'accord*. Elle ne protesta pas, car l'argent n'était pas à elle, et puis l'été suffocant leur était tombé dessus et il fallait bien fuir quelque part. Mais l'été passerait en trombe comme tous les autres et après ils revendraient, tout se vend et se revend, même son âme. Le vieil homme sortit une clé et demanda en ne regardant qu'elle : *Aimez-vous vraiment ça?*, et son regard n'avait jamais été si peu souriant et si hostile, et celui qui était avec elle répondit : *Bien sûr qu'on aime ça*. Le vieil homme posa la clé à côté d'elle sans la toucher, il reporta ses yeux sévères sur le lac sans plus les regarder et elle comprit soudain qu'il ne souriait pas parce qu'il avait de la peine.

Le camp et le lac étaient loin du village, et ce village n'était pas beau. Il abritait bien une église de bois, un commerce pour acheter du pain blanc et du bœuf, et quelquefois des bacs à fleurs devant des maisons de bois décolorées, mais là s'interrompait l'esthétique. Les deux échantillons humains qu'elle rencontra en achetant du pain n'étaient pas beaux non plus. Le premier demanda à l'autre, qu'il connaissait visiblement depuis longtemps : *As-tu tué?* et l'autre répondit : *Ben non!* avec force détails désolés, et elle sut tout de la chasse à l'ours telle que pratiquée glorieusement dans ce coin de pays, il suffisait d'attirer les ours avec des affaires qui puent, et les ours, qui sont de mécréantes bêtes aimant les affaires qui puent, accouraient se faire nourrir d'une main et tirer de l'autre.

Des ours, elle n'en croisa guère cette première soirée où ils prirent possession des lieux, mais ce fut là

la seule espèce vivante, à vrai dire, à faire preuve de discrétion. Ce bord de lac était en fait un zoo à aire ouverte dans lequel les insectes n'étaient pas les moins représentés. Ils œuvraient selon des horaires scrupuleux, les moustiques succédant aux mouches noires qui elles-mêmes relevaient les mouches à chevreuil, course à relais enlevée où l'on se passait le flambeau de la chair humaine. Il y avait aussi des papillons de nuit grands comme des chauves-souris et d'énormes hannetons aveugles dont les corps replets venaient buter sans cesse contre eux ; mais ceux-là, au moins, ne se nourrissaient pas. Plus tard, ils découvriraient dans le chalet des fourmis charpentières occupées à grignoter la totalité des poutres. Mais en attendant, au cours de cette nuit inaugurale, le chalet leur sembla un refuge presque rassurant, une loge un peu retirée d'où l'on pouvait observer sans trop de risques les défilés de la vie sauvage. Une famille de mouffettes musarda un moment dans les fourrés en échangeant des grommellements. Quelque chose d'amphibien traversa le lac. Quelque chose d'ailé lâcha dans leurs fenêtres un cri d'égorgé. Quelque chose de gros vint carrément frapper à leur porte : un porc-épic au pelage délavé et aux appétits opiniâtrement dirigés vers la colle de leur contreplaqué. Elle ne dormait pas. Son chat non plus ne dormait pas, engagé dans un safari excitant avec la colonie de mulots. Celui qui était avec elle ronflait du sommeil paisible des intégrés. La nuit passait, de plus en plus blanche, et elle ne dormait pas.

Il n'y avait pas de place pour elle dans tout ce

fourmillement, elle était une intruse rejetée à jamais dans l'insomnie, une maladie combattue par les anticorps d'un organisme monstrueux.

Le matin suivant, elle était sur le quai à s'asperger d'eau froide lorsque le soleil la surprit. C'était un 10 juin, et ce soleil de juin était une flèche qui embrase, et voilà que la forêt prit feu, avec le lac et tout ce qui vivait autour. Dans la lumière de l'incendie, il n'était plus possible de ne pas voir. Elle vit des papillons à queue jaune, des oiseaux symphoniques, des lucioles accouplées et des libellules hélicoptères, elle vit les bourgeons neufs des épinettes étincelant comme des bagues, et tellement de couleurs et de bruissements, partout, une débauche de vies triomphantes. Dans le soleil de l'incendie, il n'était plus possible d'ignorer plus longtemps que cet endroit broussailleux, encombré, primaire, était en réalité un paradis, un jardin sacré dont on lui avait miséricordieusement confié la clé. À cause du soleil, elle s'étendit sur le quai, en ce 10 juin, et elle vit tout ce qu'il y avait à voir. Elle vit le sentier qu'emprunte chaque matin l'original pour aller boire, les chanterelles et les cèpes champignonnant dans la mousse, elle vit la chaloupe rouge qu'ils ravauderaient chaque printemps comme une part d'eux qui fuit mais qui persiste, elle vit toutes les fissures par où se faufiler pour comprendre le monde. Elle vit cette vieille dame qu'elle serait un jour, sautillant sur les rochers glissants d'un pas aérien, environnée de mouches noires qui ne la touchent pas.





JUIN





# Monique Proulx

## CHAMPAGNE

Voici la campagne, ou plutôt la *champagne* – ainsi qu'on désignait au Moyen Âge tout territoire sauvage se déployant hors de la ville.

Voici un royaume encore épargné par le développement durable. Un lac d'eau pure s'étale entre les plus vieilles montagnes du monde. Les conifères et les bouleaux hérissent leurs murailles impénétrables. Les citoyens du royaume sont des chevreuils, des loutres, des écureuils, des insectes, des chanterelles – et quelques humains, réfugiés dans la célébration de la nature, rejoints malgré eux par la tourmente.

Lila protège le territoire contre les prédateurs et ressasse ses amertumes. Claire fabrique des scénarios de films qui empiètent peu à peu sur la réalité. Simon, résolu à panser tout ce qui souffre, découvre qu'il y a des blessures irréparables. Le petit Jérémie rêve de l'incantation magique qui le délivrera de l'avenir, Violette cherche l'arme définitive qui tuera le passé. Et un homme vêtu d'une veste à carreaux rouges rôde dans la forêt.

Dans la prose ferme, exacte, chatoyante qu'on lui connaît, Monique Proulx nous donne à voir en magicienne cette nature où la vie est faite pour glisser et se dérober, où tout ce qui lève disparaît un jour. Où rien ne dure, rien. Sauf la beauté.